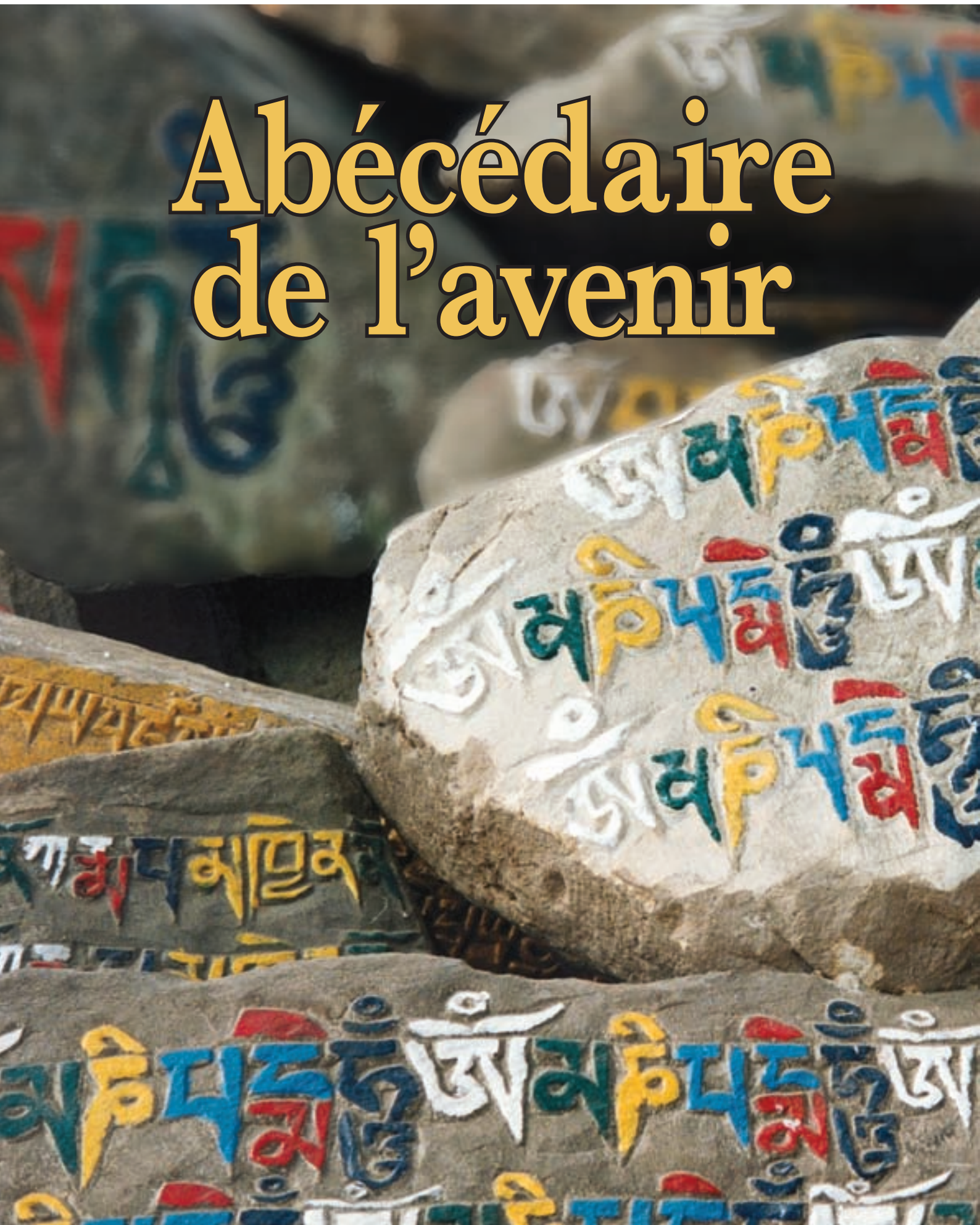


Abécédinaire de l'avenir





Gravures du sanctuaire de Swayambhunath à Kathmandu (Népal).

ABÉCÉDAIRE DE L'AVENIR

Nadine Gordimer,
N. Scott Momaday,
Philippe Claudel,
Fatou Diome,
Gisèle Pineau

et **Abdourahman Waberi**
sont quelques-uns des écrivains
qui se sont associés à l'UNESCO
dans sa lutte contre l'analphabétisme.
Dans ce dossier, publié à l'occasion
de la Journée internationale
de l'alphabétisation (8 septembre),
leurs contributions figurent au côté
des reportages sur les cinq lauréats
des Prix d'alphabétisation
de l'UNESCO.

NADINE GORDIMER : L'IMAGE ET LE MOT



L'alphabétisation est un droit de l'homme inaliénable, estime Nadine Gordimer, prix Nobel de littérature 1991. Mais, pour la romancière sud-africaine, savoir lire un slogan publicitaire ne suffit pas pour s'estimer alphabétisé. **3**

LA LONGUE MÉMOIRE DES LIVRES D'HISTOIRES



Le *Children's Book Project* est réputé pour son travail de promotion du livre auprès des enfants et des adultes qui a eu des effets bénéfiques sur les résultats scolaires des jeunes et sur le rôle des adultes au sein de la communauté. **5**

UNE ARME CONTRE LA PAUVRETÉ



Un vaste programme d'alphabétisation mené par le Centre d'administration de l'éducation communautaire dans les campagnes pauvres de Longsheng (Chine) a abouti, à des résultats spectaculaires. **8**

DE LA PONTE À L'ÉCLOSION, LA BELLE HISTOIRE DE TOSTAN



Alphabétisation, microcrédits, refus de l'excision, voici quelques-uns des acquis de *Tostan*, ONG sénégalaise qui s'adresse à ceux qui n'ont jamais mis les pieds à l'école. **10**

ALPHABÉTISATION ET SANTÉ



L'association américaine *Reach out and Read* travaille avec les professionnels de la santé auprès des enfants venant de familles à faibles revenus qui risquent d'abandonner l'école. **12**

UN MESSAGE D'ESPOIR POUR UNE RÉGION ISOLÉE



L'ONG nigériane *Family Reorientation Education and Empowerment* a créé un réseau de centres d'apprentissage. Elle offre des cours d'alphabétisation aux adultes, en particulier aux femmes et aux filles qui sont hors du système scolaire. **15**

LES DEUX RAILS DE MA VIE



Abdourahman A. Waberi fait partie des écrivains qui se sont rangés aux côtés de l'UNESCO dans sa lutte contre l'analphabétisme. Dans *L'Alphabet de l'espoir*, il publie un texte sur ce thème, dont nous reprenons un extrait. **18**

L'ALPHABÉTISATION EN QUELQUES DATES



Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, l'alphabétisation n'était pas le principal souci de la plupart des gouvernements. L'UNESCO a joué un rôle pionnier dans ce domaine. **19**

ÉCRIVAINS POUR L'ALPHABÉTISATION



L'UNESCO a réuni bon nombre d'écrivains contemporains pour plaider en faveur de l'alphabétisation pour tous et promouvoir un environnement alphabétisé. Quelques extraits. **20**

L'alphabétisation est un droit de l'homme inaliénable, estime Nadine Gordimer, prix Nobel de littérature 1991. Mais, pour la romancière sud-africaine, savoir lire un slogan publicitaire ne suffit pas pour s'estimer alphabétisé.

NADINE GORDIMER

L'IMAGE ET LE MOT

Au commencement était le Verbe. Le Verbe qui fut Création. Sa conversion en écriture nous est parvenue lorsque, hiéroglyphe ou idéogramme, il fut gravé pour la première fois sur la pierre ou tracé sur un papyrus, et qu'il passa du parchemin à l'imprimerie de Gutenberg. C'était une autre Genèse : celle de l'alphabétisation. C'était – et cela demeure – ce talent merveilleux que seuls les êtres humains possèdent dans le miracle de la création (nous avons su conquérir le ciel).

Si notre nouveau millénaire est, en effet, dédié à une redéfinition des droits de l'homme et à leur respect, il devrait impérativement inscrire l'alphabétisation comme l'un des droits inaliénables.

D'après l'UNESCO, plus de 700 millions d'adultes ne peuvent ni lire ni écrire et plus 72 millions d'enfants ne vont pas à l'école, privés d'un héritage qui leur revient de plein droit : l'alphabétisation. En Afrique du Sud, d'où j'écris ces mots, l'analphabétisme touche près de la moitié de la population dans certaines régions rurales. Quelles en sont les raisons,

à l'échelle mondiale ou près de chez nous, où que nous vivions ? La pauvreté et le manque d'infrastructures sont les causes les plus évidentes dans les pays pauvres et en développement. On peut voir à quel point l'effet économique est désastreux au sein des populations défavorisées : lors de l'installation d'une chaîne de montage automobile en Afrique du Sud, les recherches ont montré que beaucoup d'ouvriers pouvaient suivre les ordres donnés verbalement, mais étaient incapables de lire les instructions. Par ailleurs, les universités professionnelles sont confrontées au problème d'étudiants manifestement qualifiés pour être inscrits, mais sans avoir le vocabulaire ou la maîtrise de l'écrit requis pour suivre les cours. Le manque de candidats aptes à occuper des postes-clés dans le domaine de la gouvernance, des services sociaux, de l'industrie et du commerce, est criant. Le Président Mbeki disait récemment que, pour répondre aux besoins de l'économie croissante de l'Afrique du Sud – leader sur le continent africain en termes de ressources



Nadine Gordimer s'est engagée, avec l'UNESCO, en faveur de l'alphabétisation.

et d'infrastructures –, nous devrions faire venir de la main-d'œuvre qualifiée de l'étranger pour combler le vide, particulièrement dans l'industrie, et aider les Sud-Africains à se former. Une version améliorée sans doute de l'adage « Aidez-vous les uns les autres ».

Mais revenons à l'essentiel. On ne devrait pas avoir à le dire, mais on le dit tout de même : l'alphabétisation est la base de tout apprentissage, même celui des connaissances scientifiques numéroidéogrammatiques autrement plus complexes.

Pour retourner à la source, qui est l'écriture, nous connaissons aujourd'hui une situation intermédiaire qui est largement répandue : la semi-alphabétisation. C'est surtout vrai pour les pays multilingues où, du fait d'une longue colonisation, une langue étrangère, la deuxième langue – non pas la langue maternelle, non pas le Verbe originel de l'habitant – est devenue et demeure la langue



Détail des temples de Philae sur l'île d'Agilkia.



© Roger Blum

« Les histoires lues le soir aux enfants de la classe moyenne ont été remplacées par une heure passée devant la télévision », dit Nadine Gordimer.

véhiculaire. Naturellement, il est difficile de lire et d'écrire la langue véhiculaire avec autant d'aisance et de précision que sa propre langue, une fois que l'on maîtrise l'alphabet. Mais le professeur et écrivain de renom Es'kia Mphahlele m'a dit que la plupart des Sud-Africains noirs terminent leur scolarité semi-alphabétisés dans leur langue maternelle, au même titre que les Sud-Africains blancs ou issus d'autres milieux ethnolinguistiques. Être en mesure de lire un slogan sur un panneau d'affichage ou dans les bulles d'une bande dessinée, mais ne pas être capable de comprendre le vocabulaire d'un poème ou de saisir dans une prose littéraire les multiples nuances de la syntaxe et les tournures qui ouvrent de nouvelles perspectives à la compréhension de soi, ce n'est pas être alphabétisé. Ce n'est pas ça le droit de l'homme dont devrait bénéficier chaque individu.

Si les pays en développement ont davantage de raisons d'être parvenus à une semi-alphabétisation, ils ne sont pas seuls dans cette situation culturelle. Les universités aux États-Unis aboutissent au même résultat, reflet des valeurs culturelles actuelles de leur société. Au Royaume-Uni, on rencontre le même phénomène de jeunes hommes et de jeunes femmes, nés et éduqués dans le berceau de la langue anglaise, qui ne peuvent ni lire ni écrire en utilisant toutes les ressources de leur langue maternelle.

Même si la pauvreté et le manque

d'accès à l'éducation sont responsables de ce néant qu'est l'analphabétisme dans notre monde, ils ne justifient ni n'expliquent le phénomène très répandu de la semi-alphabétisation.

Le fait est que nous sommes tous logés à la même enseigne, pays depuis longtemps développés ou en développement, malgré l'abîme entre nations riches et pauvres, face à la menace que l'image fait peser sur l'écrit. Depuis le premier tiers du 20e siècle, l'image défie le pouvoir de l'écrit en tant que stimulation de l'imagination, en tant qu'ouverture de la réceptivité humaine. Les histoires lues le soir aux enfants de la classe moyenne ont été remplacées par une heure passée devant la télévision ; dans les bidonvilles de tous les pays pauvres du monde, les antennes de télévision désignent des écrans alimentés par des groupes électrogènes et une absence totale de livres. Des bibliothèques scolaires et communautaires n'existent pas dans les villages et les villes où l'on peut louer des cassettes vidéo. Certes, les images télévisées sont accompagnées par la parole, parfois par du texte, mais c'est l'image qui décide du rôle secondaire que jouera le mot

L'écrivain américain William Gass donne une excellente définition du mot écrit, dans sa patrie, le livre : « Nous ne comprendrons pas ce qu'est un livre ni pourquoi il vaut

plusieurs vies... Si nous oublions à quel point est important pour lui son corps, cette architecture créée pour tenir ensemble ses lignes en toute sécurité... Les mots sur un écran ont une existence virtuelle, à coup sûr... mais ils n'ont aucune matérialité, ce ne sont que des ombres et quand la lumière change, ils disparaissent. Hors de l'écran, ils n'existent pas en tant que mots. Ils n'attendent pas d'être revus, relus ; ils attendent juste d'être fabriqués à nouveau, rallumés. » Oui, l'image d'un texte, d'un mot disparaît de l'écran ; pour la rappeler, avec les autres images, nous devons avoir un appareil, un cellulaire, une batterie, un accès à l'électricité. Le livre n'a besoin de rien de tel. Il suffit d'une main pour le tenir et tourner ses pages encore et encore, dans le bus, dans le métro, dans une baignoire, au sommet d'une montagne, dans une file d'attente.

Il ne s'agit pas de tourner le dos au progrès. Les immenses avancées en matière de technologies de la communication constituent une révolution de l'information qui offre de grandes possibilités pour le développement social, si on en fait bon usage. Mais elles doivent être accessibles économiquement aux millions de personnes dans le monde, au risque de voir leurs vies écrasées par l'oligarchie financière de la mondialisation.

L'information ne peut et ne pourra jamais remplacer, rendre désuète la réflexion – quête du savoir, de l'intelligence et de l'esprit humains qui, tous les lecteurs le savent bien, vient de la communion avec le Verbe, maniable et accessible à l'infini, entre les pages nichées sous une reliure cartonnée ou en format de poche.

D'abord, il y a eu le livre du film.

Maintenant, c'est le livre du web.

Ne laissons pas faire.

Nadine Gordimer,
romancière sud-africaine

Extrait de *L'Alphabet de l'espoir - des écrivains se mobilisent* (Éditions UNESCO).

Le *Children's Book Project* a été récompensé par le Prix d'alphabétisation Roi Sejong de l'UNESCO pour son travail de promotion du livre auprès des enfants et des adultes. Ce travail a eu des effets bénéfiques sur les résultats scolaires des jeunes et sur le rôle des adultes au sein de la communauté.

LA LONGUE MÉMOIRE DES LIVRES D'HISTOIRES



© UNESCO/Gladys Fahari

Des élèves lisent l'histoire passionnante de Tabu, un jeune garçon du village Taire.

est en visitant les bibliothèques du *Children's Book Project* (CBP) dans la région de Morogoro (Tanzanie) que quelques femmes massai ont eu l'idée de construire une classe temporaire pour leurs enfants, d'embaucher un professeur et de demander des livres au fonctionnaire de l'éducation du district. Ce dernier s'est tourné vers le CBP, qui a envoyé du matériel de lecture à la nouvelle école et l'a inclus dans son programme de lecture.

« Les femmes massai ont voulu ouvrir une école pour permettre à leurs enfants d'avoir accès à l'information, d'être une voix puissante dans la famille, et de les aider à gérer les finances », explique la secrétaire du projet, Pili Dumea.

Et elles ont eu raison : les écoles qui ont rejoint le CBP ont fait leurs

preuves. Mwajuma Tyeah, directrice de l'école primaire de Mwendapole (district de Kibaha, sur la côte), une école de 876 élèves et de seulement sept classes, le confirme : « Depuis que nous avons commencé une partie du programme en 1998, l'école s'est améliorée d'une façon significative. Les résultats scolaires des élèves sont meilleurs et les professeurs sont plus compétents. Ces trois dernières années, tous nos élèves qui ont participé à l'examen national normal sont passés au niveau supérieur, alors qu'il y a cinq ans, seuls 24 à 25 % y parvenaient. Notre école est une des trois meilleures de la région. »

Sofia Bedia, une élève de 11 ans, en témoigne : « Les élèves des écoles voisines viennent ici. C'est bon signe, cela signifie que nous

sommes les meilleurs ! J'ai lu la plupart des livres de la bibliothèque de l'école. Ils m'ont aidée à découvrir différents sujets grâce à des histoires intéressantes écrites dans notre langue nationale, le kiswahili, qui est plus facile à comprendre que l'anglais. »

Le changement social

L'ONG *Children's Book Project* a été lancée en 1991 par CODE, une organisation caritative canadienne, pour pallier le manque aigu de livres, notamment pour enfants, en Tanzanie. « Avant son lancement, il y avait un sérieux manque de livres dans les écoles du pays, parce que le gouvernement monopolisait les maisons d'édition [...]. Il fallait intervenir, le CBP l'a fait », explique Pili Dumea. L'objectif de l'ONG était de développer une solide culture de la lecture, de réelles aptitudes à lire et de fournir des livres de qualité.

En collaboration avec des éditeurs, le CBP produit sa propre sélection de livres pour enfants en kiswahili. Chaque titre est publié en 5 000 exemplaires dont l'ONG achète 3 000 pour les distribuer gratuitement. « Notre objectif est de développer, promouvoir et rendre accessibles des livres en kiswahili d'excellente qualité et adaptés à la culture des lecteurs », déclare Marcus Mbigili du CBP. À ce jour, 237 titres ont été distribués dans 3 642 écoles du pays, alors que la demande d'ateliers d'écriture animés par CBP ne cesse d'augmenter en Tanzanie, au Kenya et en Ouganda.

Le CBP organise aussi des ateliers de formation pour illustrateurs,



Quelques publications du *Children's Book Project* qui racontent les histoires du Caméléon détective (*Mpelelezi Kinyonga*), du Paon et de la Corneille (*Tausi na Kanguru*), d'un Voyage au pays des rêves (*Safari ya ndotoni*)...

éditeurs et imprimeurs. Pour répondre à la demande croissante de formation pratique en matière de santé, d'environnement, de droits de l'homme et d'éducation, l'ONG introduit de nouvelles stratégies et techniques d'enseignement lui permettant de présenter les informations de façon pertinente et d'encourager la création locale. Quelque 356 individus, dont 191 sont des femmes, ont été formés dans ses ateliers de travail. « En général, les femmes sont des auteurs sensibles et certaines d'entre elles font appel à leurs propres expériences. Dans leurs écrits, elles plaident en faveur du changement social. Par exemple, un des thèmes de prédilection des femmes de Zanzibar est l'inégalité des sexes », affirme Pili Dumea.

En 1997, le CBP a initié un programme de lecteurs. Celui-ci développe les compétences des instituteurs des écoles primaires en matière d'enseignement de la lecture et de l'écriture, en se basant sur des méthodologies progressives

axés sur l'enfant. « Nous avons des compétitions, des tentes de lecture et des dons de livres, ce qui incite les enfants et les adultes à lire des livres », explique Pili Dumea.

Vers les régions les plus éloignées

À ce jour, le *Children's Book Project* a aménagé 96 bibliothèques scolaires dans les 99 écoles de son réseau. Bien que ces bibliothèques aient été créées à l'intention des élèves et des professeurs, de plus en plus d'adultes de la communauté les fréquentent : « Les données sur 11 districts ont montré que plus de 9 000 emprunteurs étaient des adultes. Et l'année dernière, nous avons récompensé Zena Muuigi, une femme du village de Bingwi, situé sur la côte, pour avoir lu 100 titres en une année », précise la coordinatrice adjointe du CBP, Mary Kihampa.

Le projet a généré un changement social. Maintenant, ce sont les adultes qui bénéficient d'un programme qui avait été initié au

profit de leurs enfants. Dans les régions rurales, les bibliothèques scolaires sont devenues des centres récréatifs et éducatifs où les villageois se réunissent et discutent sur des thèmes variés. « Cela donne aux adultes l'opportunité de voir des livres et de les lire, d'en discuter et d'appliquer les connaissances ainsi acquises dans leur vie quotidienne », explique Pili Dumea, qui ajoute : « Ils incitent leurs amis à assister aux cours d'alphabétisation. Les lecteurs adultes ont gagné en estime de soi et en autonomie. Les femmes font preuve de plus d'assurance quand elles prennent la parole aux réunions villageoises et occupent des places plus importantes dans la vie sociale du village. »

Le CBP espère se développer, mais manque de ressources pour le faire. Pili Dumea insiste : « Nous voudrions aller dans toutes les écoles, et particulièrement celles qui sont dans les régions éloignées, mais nous manquons de ressources suffisantes. Nous avons besoin d'une aide de l'État. » Le CBP dépense plus de 325 000 dollars par an. Il est financé par différents organismes internationaux et nationaux, gouvernementaux ou non gouvernementaux, d'Europe et d'Amérique du Nord.

« Nos stratégies peuvent être adoptées par les écoles pour améliorer les résultats scolaires et édifier une culture de la lecture aussi bien chez les enfants que chez les adultes, ce qui, à terme, contribuera au développement durable », assure Pili Dumea, qui conclue : « Il faut rallumer le désir de lire dans la société dans son ensemble et parmi toutes les parties prenantes, parce qu'au-delà des manuels, c'est le souvenir des histoires lues qui dure le plus longtemps dans nos esprits. »

Gladys Fahari,
journaliste tanzanienne

La clé du monde



© UNESCO/Claire Servoz

Boîtes aux lettres à Floréana, îles Galapagos, Équateur.

Nos yeux se posent sur le monde, notre cœur bat comme bat le monde, nos mains caressent les courbes du monde, nos rires chatouillent le monde et nos larmes le rendent tremblant, mais le monde ne serait rien sans nos mots pour le dire, sans nos mots pour le croire, sans nos mots pour le construire.

Petites lettres, grandes phrases, cailloux d'encre sur des déserts blancs de papier et d'écran, signes de pierre, griffures et traces, lignes de sable, nous dessinons à la surface de la terre un second paysage qui demeure et rappelle aux autres hommes les vérités et la mémoire.

Car lire c'est bien se souvenir de celui qui a vécu et qui a écrit. Et écrire, c'est bien penser à celui qui viendra après nous se frotter dans les livres invisibles à nos paroles remuées, toujours vivantes malgré notre mort, malgré le lointain de notre disparition.

Prends toutes ces lettres laissées par tous les hommes, ces lettres qui disent notre humanité, prends-les dans ta poche, dans ta bouche, dans tes rêves, dans tes poings.

Garde-les comme les trésors qu'elles sont. Ne laisse aucun homme te les voler, mais au contraire partage-les avec tous.

Aide celui qui hésite à les saisir, qui peine à les apprivoiser. Sois son maître pour qu'il le devienne à son tour.

Fais de lui ton semblable. Car la première de nos libertés est celle de la langue, langue dite, murmurée, écrite et déchiffrée, langue amie, langue mère, langue douce, langue qui vient sous nos doigts, sur nos lèvres et sous nos regards comme le grand miroir de notre humanité.

Philippe Claudel,
écrivain français

Un vaste programme d'alphabétisation mené par le Centre d'administration de l'éducation communautaire dans les campagnes pauvres de Longsheng (Chine) a abouti, en une décennie, à des résultats spectaculaires qui lui ont valu récemment le Prix d'alphabétisation UNESCO de l'Association internationale pour la lecture.

UNE ARME CONTRE LA PAUVRETÉ



© UNESCO/M. Zhao

Élèves du village des Tong.

Situé dans une zone montagneuse au nord-est de la région autonome du Guangxi Zhuang, le district autonome de Longsheng est habité par quelque 170 000 personnes dont les trois quarts appartiennent à des minorités ethniques (Miao, Yao, Tong et Zhuang). Le taux d'alphabétisation y est aujourd'hui particulièrement élevé, grâce aux efforts du Centre d'administration de l'éducation communautaire.

Un enseignement fait sur mesure

Dans le cadre de son programme d'alphabétisation des femmes (lancé en 1992) et son programme d'éradication de la pauvreté au moyen de l'éducation (1998), le Centre a réussi à quasiment éliminer l'analphabétisme, le taux d'alphabétisation

des jeunes adultes dans le district étant désormais proche des 100 %. Et si, avant 1997, le district comptait environ 3 700 femmes analphabètes originaires des minorités ethniques, un sondage effectué en 2000 montrait qu'elles ont été toutes alphabétisées.

S'il est difficile d'éliminer l'analphabétisme, il est encore plus difficile de maintenir le taux d'alphabétisation à un niveau satisfaisant. C'est pourquoi le Centre a introduit aussi le concept de cours à domicile : les enseignants se déplacent, apprennent aux femmes à lire et à écrire chez elles et s'assurent par la suite qu'elles n'oublient pas ce qu'elles ont appris.

Le succès du Centre est dû en grande partie à ses méthodes

d'enseignement adaptées aux conditions locales : manuels scolaires bilingues (mandarin-yao, mandarin-zhuang, mandarin-tong et mandarin-miao) ; classes constituées d'élève originaires de la même ethnie, emploi du temps variable (classes de nuit, cours pendant la saison morte), programmes d'éducation enrichis (études associées à des activités pratiques), classes par catégories d'élèves (garçons, filles...), ouverture de pensionnats, aide personnalisée... Il est dû également à l'implication de tous les membres de la communauté, allant des jeunes aux personnes âgées, en passant par les cadres du village et les paysans militants. Enfin, il est dû au lien que cet enseignement établit avec le développement de l'agriculture, du tourisme et du secteur des services.

40 000 pauvres de moins

Ainsi, par exemple, Pan Jufeng, qui a été alphabétisée à 40 ans grâce aux programmes du Centre, avant de former à son tour quelque 35 femmes analphabètes, a fondé avec « ses élèves » une troupe de danses et de chants. Plus tard, les membres de cette troupe, qui ont suivi des cours d'anglais élémentaire, se sont orientés vers le tourisme. L'équipe reçoit aujourd'hui des centaines de visiteurs par jour. Elle est devenue l'un des piliers du tourisme de la région.

Il faut signaler que Pan Jufeng est un symbole du succès du Centre : elle a participé au Concours national d'alphabétisation des femmes à Beijing et a remporté le premier prix

Combiner l'alphabétisation avec la formation technologique, la santé

et le planning familial, la protection de l'environnement et d'autres domaines liés à la vie pratique s'est avéré essentiel pour les communautés du Longsheng. Aujourd'hui, de nombreux agriculteurs et artisans ont des aptitudes techniques dans deux ou trois autres spécialités que la leur. En 2006, le revenu moyen par habitant est passé à 1 978,4 yuans (soit 261 dollars), ce qui est 5,7 fois plus qu'en 1990. Le nombre de pauvres a diminué de quelque 40 000 personnes.

Zhao Liming,
directeur adjoint
de la communication
du district de Longsheng



Le mari donne des cours à sa femme.

Se mobiliser contre l'analphabétisme

Après Doha (Qatar), c'est à Beijing (Chine) que s'est tenue la deuxième conférence régionale sur l'alphabétisation. D'ici la fin de l'année 2008, quatre autres réunions du même type auront lieu pour donner une nouvelle impulsion au combat contre l'analphabétisme.

Comment faire progresser l'alphabétisation dans des pays qui, comme l'Indonésie ou la Papouasie-Nouvelle-Guinée, comptent une extraordinaire diversité linguistique ? Comment apprendre à lire et à écrire dans des régions rurales et enclavées ? Quelles initiatives entreprendre au sujet des migrants ? Ces questions, et beaucoup d'autres, ont fait l'objet de discussions au cours de la Conférence sous-régionale sur l'alphabétisation en Asie de l'Est, du Sud-Est et du Pacifique, qui s'est tenue à Beijing (Chine) les 31 juillet et 1er août.

Cette réunion, qui a rassemblé près de 200 participants venus de 15 pays, était la deuxième d'une série de six conférences régionales et sous-régionales organisées par l'UNESCO et destinées à lutter contre l'analphabétisme dans le monde. La première s'est tenue à Doha (Qatar), en mars 2007. D'ici à la fin de l'année 2008, quatre autres conférences du même type auront lieu au Mali, en Inde, au Costa-Rica et en Azerbaïdjan. L'objectif de ces réunions est d'établir une coopération entre les différents acteurs – responsables politiques de haut niveau, organisations internationales, ONG, membres de la société civile... –, d'identifier les projets qui ont fait leurs preuves et de mobiliser des ressources.

Ces initiatives font suite à la Conférence sur l'alphabétisation dans le monde, organisée par la Maison Blanche à New-York, le 18 septembre 2006, sous les auspices de Laura Bush, Première Dame des États-Unis et Ambassadrice Honoraire pour la Décennie des Nations Unies pour l'alphabétisation. Cette conférence avait marqué le coup d'envoi d'une vaste campagne internationale en faveur de l'alphabétisation dans le cadre de la Décennie des Nations Unies pour l'alphabétisation (2003-2012).

Alphabétisation, microcrédits, refus de l'excision, voici quelques-uns des acquis de *Tostan*, lauréat 2007 du Prix d'alphabétisation Roi Sejong de l'UNESCO. L'ONG s'adresse à des adolescents et adultes dont la plupart n'ont jamais mis les pieds à l'école. Parmi ses particularités : l'enseignement en langue maternelle.



DE LA PONTE À L'ÉCLOSION, LA BELLE HISTOIRE DE TOSTAN

Le samedi 21 juillet 2007. À 9 heures, Sam Ndiaye n'est pas encore sorti de sa torpeur. Une torpeur diffuse, légère, différente de celle qui caractérise tant d'autres villages sénégalais. Une torpeur gaie ! C'est que ce village de près de cinq cents âmes, situé à environ quatre-vingts kilomètres de Dakar et à environ deux kilomètres de la route asphaltée la plus proche, a beau n'avoir pas encore l'électricité, ses habitants manifestent une joie de vivre peu commune.

Du très accueillant chef de village, à qui il a fallu rendre une visite de courtoisie, au président de l'association locale *Dégóo* (« entente », en wolof, la langue la plus répandue au Sénégal), en passant par les femmes et les jeunes de Sam Ndiaye, les souhaits de bienvenue fusent de toutes parts.

Outre l'hospitalité légendaire des Sénégalais, surtout ceux du monde

rural, cet empressement de la population peut aussi s'expliquer par la nature de la visite : un journaliste, accompagné du Directeur des programmes de *Tostan*, vient faire un reportage sur les réalisations de cette organisation non gouvernementale (ONG) qui s'est illustrée dans un important programme d'éducation de base non formelle. Or, le rôle de Sam Ndiaye est loin d'être négligeable dans la belle histoire de *Tostan*, car c'est de là que tout est parti.

Mot de la langue wolof, *tostan* signifie « éclosion » ou « éclore ». Au vu des résultats, on peut en effet parler d'une véritable éclosion, à la grande satisfaction de Molly Melching, directrice exécutive de cette ONG qui vise à « transmettre aux participants les connaissances et compétences nécessaires pour devenir des acteurs responsables capables de prendre en charge

leur développement économique et d'apporter des changements sociaux au sein de leur communauté ».

La langue maternelle, clé du succès

Molly Melching a créé *Tostan* en 1991, après avoir développé, entre 1976 et 1988, le centre de ressource *Demb ak Tey* (« Hier et aujourd'hui », en wolof), également consacré à l'éducation non formelle. Elle a pu ainsi tirer profit des suggestions des participants et des évaluations externes et mieux adapter le programme de sa nouvelle ONG aux besoins des populations.

Au départ, rappelle Khalidou Sy, directeur des programmes de *Tostan*, l'objectif était de promouvoir, dans le quartier populaire de la Médina, à Dakar, une éducation non formelle destinée aux enfants en situation difficile ne fréquentant pas le circuit

classique de l'Éducation nationale.

« Ces enfants ont ainsi eu accès aux livres, au théâtre, aux marionnettes, à divers jeux et autres activités s'inspirant des traditions sénégalaises et ce dans leur langue maternelle », explique-t-il. Cette option s'est affinée au fil du temps et a donné des résultats palpables, comme on peut le constater à Sam Ndiaye et dans de nombreuses autres communautés.

Quant à Molly Melchig, elle insiste sur « l'importance de l'éducation aux droits de l'homme, non pas sur le plan universitaire ou académique, mais au niveau des populations, et en langues nationales ». Elle précise que l'éducation aux droits de l'homme est « à la base de tous les projets de développement menés dans les communautés ».

Mais s'il est un point dont la Directrice exécutive est particulièrement fière, c'est bien l'émancipation des femmes. Celles qui ont participé aux programmes de *Tostan* expriment désormais publiquement leurs idées et participent à la prise de décisions dans les familles et dans les communautés. Certaines émergent comme leaders d'opinion, telles les villageoises de Malicounda qui ont décidé de briser cette pratique ancestrale néfaste qu'est l'excision, faisant ainsi œuvre de pionnières.

Apprentissage = autonomie

Tostan agit en dehors du système éducatif formel et s'adresse à des personnes qui, pour la plupart, ne sont jamais allées à l'école. Son programme de renforcement des capacités des communautés vise à doter les participants de compétences dans des domaines tels que la démocratie, les droits de l'homme, la santé, l'hygiène, l'alphabétisation, la gestion, la comptabilité, le micro-crédit, etc. Il dure trente mois et emploie des techniques traditionnelles de communication comme la discussion, la chanson, la danse, le théâtre et la poésie. Il est exécuté par des volontaires formés à cet effet qui appartiennent généralement au groupe ethnique de chaque zone d'accueil. Ces derniers vivent dans les villages où ils donnent des cours trois fois par semaine à des classes d'une trentaine de participants. Chaque village est doté d'une classe pour adolescents et d'une classe pour adultes.

Avec un siège international à Washington, aux États-Unis, où travaillent cinq personnes (un permanent et quatre volontaires), *Tostan* a son bureau africain dans la capitale sénégalaise. Outre les 66 employés permanents à Dakar et à Thiès, au Sénégal, 303 contractuels tra-

vailent aux quatre coins du pays. Par ailleurs, plus de 40 permanents et 160 contractuels sont répartis en Guinée, Somalie et Gambie. Un programme analogue vient d'être lancé en Mauritanie.

Depuis plus de quinze ans, *Tostan* a développé des relations avec divers bailleurs de fonds tels que l'Unicef, l'Agence des États-Unis pour le développement international (USAID), la Fondation Wallace, le Fonds global Wallace, la Fondation Hilda et Jacob Blaustein, ainsi que d'autres fondations et donateurs individuels. Ses dépenses annuelles en 2006 se sont élevées à plus de 3 200 000 dollars.

Dans une publication de l'UNESCO*, Cynthia Guttman ne se trompe pas en affirmant que « *Tostan* démontre que des individus n'ayant reçu aucune éducation formelle, venant de villages aux ressources minimales, peuvent améliorer leur vie et leur environnement grâce à un programme bien conçu qui leur ouvre la voie d'une plus grande autonomie ».

Mamadou Amat,
journaliste sénégalais

* *L'Écllosion* : le programme d'éducation de base non-formelle en langues nationales de *Tostan* au Sénégal, 1995.

© UNESCO/Teresa Murtagh



Professeur et élèves de l'école primaire de Kadji, au Mali.

L'instituteur (Extrait)

Je lui dois Descartes, je lui dois Montesquieu, je lui dois Victor Hugo, je lui dois Molière, je lui dois Balzac, je lui dois Marx, je lui dois Dostoïevski, je lui dois Hemingway, je lui dois Léopold Sédar Senghor, je lui dois Aimé Césaire, je lui dois Simone de Beauvoir, Marguerite Yourcenar, Mariama Bâ et les autres.

Je lui dois mon premier poème d'amour écrit en cachette, je lui dois la première chanson française que j'ai murmurée, parce que je lui dois mon premier phonème, mon premier monème, ma première phrase française lue, entendue et comprise. Je lui dois ma première lettre française écrite de travers sur mon morceau d'ardoise cassée. Je lui dois l'école. Je lui dois l'instruction. Bref, je lui dois mon Aventure ambiguë*. Parce que je ne cessais de le harceler, il m'a tout donné : la lettre, le chiffre, la clé du monde. Et parce qu'il a comblé mon premier désir conscient, aller à l'école, je lui dois tous mes petits pas de French-cancan vers la lumière.

Fatou Diome,
romancière sénégalaise

*Référence au roman du Sénégalais Cheikh Hamidou Kane.

Un des deux Prix d'alphabétisation Confucius de l'UNESCO a été attribué cette année à l'association américaine *Reach out and Read*, pour son travail avec les professionnels de la santé auprès des enfants venant de familles à faibles revenus qui risquent d'abandonner l'école.

ALPHABÉTISATION ET SANTÉ

Miguel, 3 ans, vit à Los Angeles, en Californie, avec sa mère confrontée à des problèmes de maladie chronique, de dépression et de pauvreté. En dépit de cela, elle emmène Miguel chez le médecin pour ses visites de contrôle. À chaque fois qu'ils quittent la clinique, Miguel tient dans ses mains un nouveau livre de *Reach out and Read*. Miguel et sa mère aiment ces livres. Deux ans plus tard, Miguel devient le lecteur numéro 1 dans sa classe. Il adore lire et semble être bien parti pour devenir un étudiant au long cours. Miguel affrontera certainement plus d'un obstacle dans la vie, mais l'Association y a apporté de l'espoir. Son succès, dit son pédiatre, est la preuve que *Reach out and Read* a le pouvoir d'aider les familles à briser le cercle de la pauvreté.

Cette année, des milliers de médecins donneront, au moment des consultations, 4,6 millions de nouveaux livres à 2,8 millions de bébés, bambins et enfants en âge préscolaire, venant de familles à faibles revenus, et sensibiliseront leurs parents à l'importance de la lecture. Les médecins de *Reach out and Read*, le seul programme américain d'alphabétisation mis en exergue lors de la récente conférence sur l'alphabétisation à la Maison Blanche, ont distribué des nouveaux livres à plus de 3 000 pédiatres, hôpitaux, cliniques et centres de santé dans les 50 États, le district de Columbia, Guam, Porto Rico et les îles Vierges améri-



Le docteur Kenneth L. Fox avec un patient.

caines. À ce jour, ils ont ainsi distribué plus de 20 millions de livres. Des programmes internationaux sur le modèle de *Reach out and Read* ont démarré au Bangladesh, en Italie, en Israël, aux Philippines, au Royaume-Uni et au Canada.

Langage et santé

Reach out and Read se concentre sur les enfants les plus vulnérables, de 6 mois à 5 ans, qui vivent dans ou près de la pauvreté. Aujourd'hui,

l'Association aide environ 25 % des enfants les plus pauvres d'Amérique. Et le nombre augmente tous les jours. Chaque enfant qui participe à *Reach out and Read*, commence à constituer une bibliothèque dès le jardin d'enfants, avec un fonds de plus de 10 livres, tandis qu'à chaque consultation les parents sont sensibilisés à l'importance des livres et de la lecture. Les médecins, qui participent à l'Association, donnent des informations choisies et

proposent des livres culturellement adaptés et appropriés à chaque âge – allant des livres en plastique pour les bébés aux livres d'images plus complexes pour les enfants en âge préscolaire. Des livres bilingues, en douze langues, sont également disponibles. Quelques centres ont des lecteurs bénévoles qui lisent des histoires aux enfants dans les salles d'attente.

Les recherches ont montré que le programme marchait vraiment. Les parents qui obtiennent des livres et qui sont conseillés par leurs médecins et infirmières sont plus susceptibles de lire des histoires à leurs jeunes enfants, de lire eux-mêmes plus souvent et d'avoir plus de livres chez eux. Les enfants qui ont été en contact avec *Reach out and Read* présentent une amélioration du développement du langage, un élément crucial des aptitudes scolaires. Ils obtiennent quatre à huit points de plus dans les tests de vocabulaire, et les enfants de deux ans ont six mois d'avance pour ce qui est de leur développement. L'Association bénéficie du soutien de l'Académie américaine des pédiatres.

Reach out and Read a été cofondé par le docteur Barry Zukeerman, un doux géant de presque deux mètres, animé par une ardeur, une passion et une inébranlable détermination à voir tous les enfants commencer leur vie avec des livres chez eux et un parent qui les leur lit.

« *Reach out and Read* a démarré comme un simple programme à l'hôpital de Boston (devenu aujourd'hui le Centre médical de Boston), avec pour objectif de promouvoir l'alphabétisation comme une part normale des premiers soins pédiatriques », explique Zuckerman, président du conseil d'administration et chef exécutif de l'association, mais aussi président



Les joies de la lecture.

du Département pédiatrique du Centre médical de Boston et professeur à l'école de médecine de la même ville. « Aujourd'hui, nous tendons la main à des millions d'enfants à risques aux États-Unis, et nous servons de modèle pour des programmes similaires dans le monde. Mais nous sommes loin d'atteindre notre objectif qui est de donner des livres à chaque enfant

et de conseiller l'alphabétisation à chaque parent vivant dans la pauvreté. »

Profiter des structures existantes

Bien qu'au vu des normes internationales, les États-Unis soient considérés comme un pays riche, 35 % des enfants américains commencent l'école sans avoir les aptitudes



La lecture est possible partout.

linguistiques nécessaires pour apprendre à lire.

« L'un des plus grands avantages de *Reach out and Read* est de pouvoir profiter des structures médicales existant dans pratiquement tous les pays et qui dispensent les soins de base aux enfants », affirme le docteur Perri Klass, directeur médical de l'Association et professeur de journalisme et de pédiatrie à l'Université de New York.

Près de 46 000 professionnels de la santé ont été formés par *Reach out and Read* depuis sa création en 1989. Le programme dépense

actuellement plus de 30 millions de dollars par an pour ses activités à travers les États-Unis et reçoit l'aide du Département de l'éducation américain, ainsi que celle de 12 États et villes. L'Association reçoit aussi des donations de la part de corporations, de fondations et de personnes privées.

Tandis que les médecins apportent des conseils lors de leurs consultations, quelques interventions ont fait l'objet de recherches prouvant leur capacité à avoir un impact sur le comportement à la maison. « *Reach out and Read* a des dos-

siers solides sur n'importe quelle intervention en premiers soins », assure le Dr Klass. « En donnant des livres aux familles, nous fournissons l'outil pour assurer le suivi. »

« Améliorer le langage est le seul moyen pour envisager la réussite à l'école. *Reach out and Read* travaille pour aider parents et enfant à un moment critique de son développement, à savoir avant l'entrée au jardin d'enfants. Ainsi, quand les enfants entrent à l'école, ils sont prêts à réussir en lecture. »

Lauren Fasbinder,
Fasbinder et associés

De la valeur de l'alphabétisation



© UNESCO/Michel Ravassard
Scott Momaday.

En tant que poète, je ne peux pas imaginer la vie sans mots. La langue est l'élément par lequel l'esprit vit, et c'est même la base du devenir humain.

C'est ce qui distingue l'Homme de toutes les autres créatures. Parler, lire et écrire, éprouver le pouvoir, la beauté et la magie des mots – ce sont des cadeaux qui enrichissent et anoblissent notre existence.

Cela me paraît presque miraculeux de voir un enfant de deux ou trois ans assimiler les complexités du langage. Mais les enfants prennent possession d'une langue naturellement, comme un droit de naissance. Et cela devrait être aussi par droit de naissance que l'enfant puisse apprendre à lire et à écrire, et par conséquent d'être à même de découvrir les richesses du monde et de partager ces richesses avec les autres. Je crois de tout mon cœur que chaque personne au monde a droit au cadeau de l'alphabétisation. Nous devons faire de notre mieux pour lui donner ce cadeau: c'est un gage de notre humanité et c'est rendre possible la réalisation d'un monde presque parfait.

Navarre Scott Momaday,
romancier, professeur, peintre et poète nord-américain,
est Artiste de l'UNESCO pour la paix

L'ONG nigériane *Family Reorientation Education and Empowerment* a été récompensée par le Prix d'alphabétisation Confucius de l'UNESCO pour avoir créé un réseau de centres d'apprentissage. Elle offre des cours d'alphabétisation aux adultes, en particulier aux femmes et aux filles qui sont hors du système scolaire.

UN MESSAGE D'ESPOIR POUR UNE RÉGION ISOLÉE



Accueil de Patti Boulaye au nouveau Centre médical d'Alaere Alaibe, à Opokuma.

Un large sourire apparaît sur le visage d'Alaere Alaibe pendant qu'elle lit cette lettre : « Merci, Madame, pour la merveilleuse opportunité de retourner à l'école. Maintenant, je peux écrire des lettres à mes amis pour les inviter à ma fête ». Cet émouvant témoignage vient de Boma, une élève qui fait part à Alaibe de ses progrès depuis qu'elle a été transférée à l'école secondaire, après avoir passé plus d'une année au Centre d'alphabétisation pour adultes d'Okolobiti, dans l'État de Bayelsa, au Nigeria

Ce centre est l'un des 27 établis par la *Family Reorientation*

Education and Empowerment (FREE), une organisation non gouvernementale (ONG) qu'Alaere Alaibe a fondée en novembre 2005 pour apporter un enseignement aux femmes de cette région du delta du Niger, riche en pétrole, mais instable.

C'est en lisant des témoignages d'« étudiants » qu'Alaibe commence ses journées de travail dans son bureau de Lagos. « Nous leur demandons d'écrire des lettres manuscrites, afin de surveiller leurs progrès », dit-elle. Mais le gros de son travail se déroule dans les zones rurales de Bayelsa,

une région bénie avec ses milliards de dollars en réserves de pétrole, mais où, ironiquement, la plus grande pauvreté, le délabrement des infrastructures et la dégradation de l'environnement persistent, dus à des années de négligence et de détournements de fonds.

Une initiative à but non lucratif

L'éducation et la santé sont les deux besoins principaux des populations pauvres du delta du Niger. Ce sont les deux secteurs-clés pour lesquels FREE a apporté un soutien aux populations négligées



Une classe typique de FREE.

de la région, ces deux dernières années. « Nous n'intervenons pas dans les régions urbaines. Nous allons dans les régions rurales des États de Bayelsa et du Delta, où l'accès est difficile. Il y a plusieurs régions que vous ne pouvez pas atteindre sans faire trois ou quatre heures de bateau. »

Le mauvais état du réseau routier et des conduites d'eau, ainsi que la difficulté d'accès dans plusieurs villages et villes entravent les plans de développement pour la région. Mais ils ne détournent pas de ses objectifs Alaibe, cette femme de 43 ans née à Lagos mais dont la famille est originaire de Bayelsa. « Je viens d'une famille de sept filles et deux garçons. Nous avons été élevés par une mère pauvre et analphabète dans un quartier pauvre de Lagos. Avec mes frères et sœurs, nous nous sommes relayés pour aider notre mère à vendre du poisson au marché situé à la limite d'Ajegunle. Aujourd'hui, nous avons tous reçu une éducation universitaire. Je pense que c'est juste de rendre quelque chose à cette région », estime Alaibe.

Trois ans avant l'inauguration de son ONG, elle avait suscité l'intérêt des femmes de Bayelsa avec son projet à but non lucratif, FREE, devenu une plate-forme utile pour les programmes d'alphabétisation de

masse, particulièrement pour les femmes qui n'ont pas eu la chance de recevoir une instruction. Le projet a commencé avec la création, en 2002, du premier Centre pionnier d'éducation informelle pour adultes à Trofani. Un autre a été créé peu de temps après à Opo-kuma. Le nombre de centres est passé à 16, touchant douze communautés, puis FREE est devenu complètement opérationnel en 2005. Ce remarquable projet éducatif compte maintenant 27 centres qui donnent des formations en alphabétisation à environ 700 débutants et s'ouvrent à un nombre



Patti Boulaye (à gauche) et Alaere Alaibe (à droite), avant l'inauguration du Centre médical d'Igbainwari.

croissant de communautés.

En 2006, FREE a construit le Centre d'aide pour la santé en Afrique à Igbainwari, dans l'État de Bayelsa, en partenariat avec la Fondation d'aide pour l'Afrique, située au Royaume-Uni, lancée par la chanteuse d'origine nigériane Patti Boulaye. L'ONG organise également des séminaires sur l'éducation et la santé, ainsi que de nombreuses activités, telles que des tests de vue gratuits ou la distribution de lunettes à des étudiants.

Les femmes d'un certain âge qui n'ont pas d'instruction du tout sont le principal groupe ciblé par FREE, qui accepte aussi les mères célibataires et les jeunes en échec scolaire. « Notre objectif est de concevoir un cursus scolaire leur permettant de retourner à l'école et de s'adapter aux autres élèves », dit Alaibe. Les étudiants chanceux ont des bourses d'études offertes par une banque et négociées par l'ONG. Près de 20 % des étudiants de FREE finissent par retourner à l'école formelle.

Le public, le privé et FREE

Cette méthode s'est révélée être un remarquable système de soutien au Nigeria où 35 % seulement de la population est alphabétisée. Même si l'éducation publique est gratuite dans le primaire et le secondaire, plusieurs années de dégradation des infrastructures et de négligence de la part des autorités ont drastiquement diminué sa qualité, selon l'*Universal Basic Education* (UBE), un organisme du gouvernement fédéral du Nigeria. L'analphabétisme est encore plus répandu auprès des filles et des femmes, à cause des préjugés sociaux et culturels donnant toujours la priorité à l'éducation des garçons. Un grand nombre de familles, incapables de payer les uniformes et les repas, ne peuvent pas envoyer leurs enfants à l'école.

Seuls 15 % parviennent, chaque année, à être admis dans les institutions supérieures, dans un pays de 140 millions d'habitants.

L'initiative de FREE fait la soudure entre les écoles privées très coûteuses et la déficience des établissements publics, particulièrement dans le delta du Niger. Grâce au soutien de la Commission nationale de l'éducation de masse et aux enseignants qui acceptent une rémunération inférieure au salaire minimum nigérian – soit 5 000 nairas par mois (environ 40 dollars), l'ONG fournit dans tous ses centres des cours du soir entre 16 et 18 heures, du lundi au vendredi.

« C'est une région instable et parfois nous sommes accueillis avec hostilité. Il nous faut du temps pour les convaincre que nous ne les convoquons pas pour des raisons politiques », dit Alaïbe, dont le mari, Timi, dirige la *Niger Delta Development Commission*, organisme public mandaté pour développer la région.

Sa position sociale privilégiée, associée au scepticisme des gens face aux méthodes de collectes de fonds des ONG, rend difficile le financement. Mais les ressources personnelles et familiales, l'aide institutionnelle et les petites contributions des dirigeants de la communauté ont aidé à maintenir le projet en vie, et FREE fonctionne avec un budget annuel de 20 millions de nairas, soit 150 000 dollars environ.

Le message d'espoir de FREE se perpétue grâce à des personnes comme Regina Joyful, une dirigeante de la communauté à Igbo-gene. Elle avait l'habitude de mettre l'empreinte de son pouce pour encaisser son argent à la banque. Après deux ans passés avec l'ONG, elle est fière d'annoncer qu'elle peut désormais apposer sa signature sur un chéquier.

Steve Ayorinde,
journaliste nigérian



© Stéphane Haskell/Éditions Mercure de France

Gisèle Pineau.

L'alphabet de la misère

En tant que poète, je ne peux pas imaginer la vie sans mots. La langue est l'élément Il y a longtemps, j'ai été une maîtresse d'école impitoyable. J'avais dix ans à peine et mon élève devait approcher la soixantaine. J'étais arrogante du haut de ma bonne fortune. Je savais lire et écrire. J'avais eu de la chance de naître dans un pays où l'école était obligatoire dès six ans. Je ne mesurais pas encore cette chance. Mon élève était ma grand-mère. Une élève têtue, bornée, qui rechignait, me semblait-il, à faire entrer les petites lettres de l'alphabet dans sa vieille cervelle. « C'est trop tard », gémissait-elle, « ma tête est une savane aride, mon esprit un panier percé. C'est trop tard... » Je me fâchais. Je voyais bien qu'elle voulait me contrarier. « Tu vas apprendre ! C'est facile ! Allez ! », lui ordonnai-je, « répète : A ! A ! A ! ». J'avais donc eu la chance de grandir dans un temps où l'on ne forçait pas les enfants à entrer dans les champs de canne. Mais je ne mesurais pas encore cette chance. Ma grand-mère avait regardé ses voisins prendre le chemin de l'école. Là-bas, on chantait les mots tracés avec des lettres de toutes formes et grosseurs, pareilles aux animaux qui peuplaient la terre, les mers et le ciel. Ma grand-mère, à cause de la misère, on lui avait montré la route qui menait au champ de canne à sucre. C'était là qu'on avait besoin de ses bras et de sa sueur et de son courage. Et tant pis pour les lettres écrites à la craie sur le tableau noir. Tant pis pour les mots pendus trop haut pour elle, inaccessibles, réservés aux élites. Aujourd'hui, je pense à tous ces enfants, d'ici et d'ailleurs, qui n'iront jamais à l'école, à cause de la misère, à cause des guerres, à cause de l'enfer quotidien. Je pense à eux tous. Ceux qui entrent chaque matin dans les champs. Ceux qui creusent des mines, usent leurs mains et leurs yeux et leur innocence. Ceux qui ne vont pas à l'école parce qu'ils servent d'esclaves, parce que leur corps est une marchandise convoitée. Ceux qu'on prostitue. Ceux qui filent la laine et bâtissent des maisons. Ceux qui mendient du matin au soir, sous le soleil et sous la pluie. Ceux qui marchent le long des routes pour de l'eau croupie et du pain rassis. Ceux qui ne connaîtront jamais le bonheur de lire et d'écrire. Aujourd'hui, je sais que j'ai eu de la chance.

Gisèle Pineau,
romancière guadeloupéenne

LES DEUX RAILS DE MA VIE



Abdourahman A. Waberi.

Comme beaucoup d'écrivains des jeunes nations de feu le Tiers-Monde, j'en suis venu à l'écriture parce que ceux qui avaient écrit sur mon pays, mon peuple ou ma culture (je mets désormais des guillemets de plomb à toutes ces notions) ne me donnaient pas toujours entière satisfaction. On connaît désormais le regard suspicieux de Chinua Achebe à l'endroit de l'œuvre, par ailleurs sublime, de Joseph Conrad. Pour ma part, je restais souvent sur ma faim. Les aventures maritimes du sieur Henry de Monfreid, pour ne citer que lui, ne sont même pas dignes du plus puéril des enfantillages – les sheeka carruureed, comme l'on dit en somali. Cependant, je ne prétends évidemment pas donner entière satisfaction à tous ceux qui me lisent ou me liront. Je compte apporter simplement et modestement ma contribution pour la partager avec tous, compatriotes, amis, hôtes de passage et étrangers bien sûr. Pour moi, lire et écrire est bien plus qu'un divertissement : c'est participer – désolé, je vais employer une grande formule – à l'édification de la Nation. Lire et écrire, c'est également une manière de vivre. De dériver entre l'ici et l'ailleurs, deux lieux de plus en plus fuyants,

indistincts, brillants de mille feux paradoxaux. J'ai continué à avancer adossé à la rambarde de l'écriture, à tituber dans les volutes de la poésie dite, traduite ou écrite, le plus souvent en français. Je m'enfouissais dans les cendres de la langue de Paul Celan : « Ne cherche pas sur mes lèvres ta bouche, / ni devant le portail l'étranger, / ni dans l'œil la larme... » (Cristal, Gallimard, 1998) Ça parlait, ça remuait et ça consolait l'étudiant étranger que j'étais dans les années 1980 finissantes et que je n'ai cessé d'être.

C'est ainsi que je suis rentré à moins de trente ans dans les programmes scolaires de mon pays. C'est ainsi que les futurs bacheliers suent sang et eau sur mes nouvelles (mes romans subissent une censure subtile mais très efficace !) à la mi-juin, lors des épreuves du baccalauréat qui, lui, est toujours, vingt-huit ans après l'indépendance, français et homologué par l'Académie de Bordeaux, de Rouen ou Besançon. Étrange vertige.

Que lire donc ? Moi, issu d'une famille pauvre et sans livres à l'exception d'un exemplaire du Coran tout déchiré et rarement ouvert, je n'ai rien lu ou presque chez moi. J'ai vécu une enfance schizophrène entre deux mondes totalement séparés, écartelé entre la famille et l'école. La lecture (en français, bien entendu) s'est faite d'abord à l'école primaire par le truchement d'une institutrice sensible qui nous avait initiés au roman d'aventure en classe de CM2. Eugène Sue et ses *Mystères de Paris*, le grand Alexandre Dumas (*Les Trois Mousquetaires*) et le chantre Victor Hugo (*Les Misérables*) furent nos premières prairies vertes. Plus tard, j'ai lu dans le pêle-mêle de la vie tout ce qui me tombait dans les mains et arrivait jusque dans mon bidonville : un exemplaire de *Paris Match* du mois

dernier, un *Nous Deux* mouillé par les larmes des copines, un *Blek Le Roc* usé, un *Reader's Digest* chu d'on ne sait plus où, un *San Antonio* ou un *Gérard de Villiers* si les dieux sont cléments.

Adolescent, je parcourais à pieds les deux ou trois kilomètres qui me séparaient de la seule bibliothèque du pays, à savoir le Centre culturel français Arthur Rimbaud (CCFAR) situé dans la vraie ville. Après avoir dévalisé les rayons des BD, je me suis attaqué aux lectures dites sérieuses, du moins à cette époque de ma vie, qui comprenaient Albert Camus aussi bien que Christiane Rochefort. Au lycée, je fis d'autres découvertes au Club de lecture tenu par mon professeur de français et fréquenté essentiellement par des filles. Mes amis se destinant aux disciplines sérieuses (maths, sciences physiques) méprisaient ouvertement mes lectures et mon clan féminin. C'est seulement en France que je découvre pleinement les écrivains francophones et anglophones, d'Afrique, des Caraïbes, de l'Inde, de France ou du monde entier (de Nuruddin Farah à Derek Walcott, de Mario Vargas Llosa à J.M. Coetzee, de Walter Benjamin à Joseph Roth, de Michel Le Bris à Jacques Lacarrière, de Pierre Bergounioux à Tahar Bekri), bref, ces viatiques qui m'enchantent et m'allègent du fardeau de la vie. Je ne soupçonnais pas un seul instant que certains de ces auteurs que j'admirais puissent devenir un jour des connaissances, des collègues, mieux, des amis comme Nuruddin Farah. J'ai enjambé allègrement la barrière qui sépare le lire et l'écrire. Lire et écrire, les deux rails de ma vie.

Abdourahman A. Waberi,
écrivain djiboutien

L'ALPHABÉTISATION EN QUELQUES DATES

1946 – L'UNESCO fait de l'alphabétisation l'une de ses priorités et met en place un comité spécial pour étudier en profondeur le nouveau concept d'éducation fondamentale.

1947 – L'Organisation fait paraître sa première publication, *Education de base : fonds commun pour l'humanité*, qui comprend la première étude mondiale sur l'analphabétisme.

1948 – Les Nations Unies adoptent la Déclaration universelle des droits de l'homme, qui proclame, dans son article 26, que l'éducation est un droit pour chacun – enfants, jeunes et adultes.

1949 – En coopération avec les autres organisations des Nations Unies, l'UNESCO lance des projets pilotes sur l'éducation, en Chine, en Haïti, au Tanganyika (devenue la République-Unie de Tanzanie) et au Pérou. Des réunions régionales en Asie et en Amérique latine évaluent également les besoins et définissent les objectifs.

1951-1952 – Des centres ruraux d'éducation fondamentale s'ouvrent au Mexique et en Égypte, réalisent du matériel de lecture en langues locales et utilisent des méthodes audiovisuelles.

1960 – La deuxième Conférence mondiale sur l'éducation des adultes, à Montréal (Canada), propose de lancer une vaste campagne pour l'éradication de l'analphabétisme avec l'aide des pays industrialisés.

1965 – Le premier Congrès mondial sur l'éradication de l'analphabétisme, à Téhéran (République islamique d'Iran), lie l'alphabétisation au développement économique.

1967 – Pour démontrer les avantages de l'alphabétisation d'un point de vue économique et social, les quatre premiers projets du Programme mondial expérimental de l'alphabétisation sont lancés. Vingt-deux pays y participent.

1967 – La première Journée internationale de l'alphabétisation est célébrée le 8 septembre. L'UNESCO attribue les premiers prix d'alphabétisation.

1975 – Un symposium international à Persépolis (République islamique d'Iran) souligne les liens entre alphabétisation et participation politique dans la transformation socio-économique.

1981-1989 – Des projets régionaux combinant l'extension de l'éducation primaire et l'éradication de l'analphabétisme, adaptés aux besoins des différentes régions, sont lancés successivement.

1990 – La Conférence mondiale de Jomtien (Thaïlande) redynamise le concept de l'éducation de base, pour intensifier encore une fois les efforts en matière d'alphabétisation des adultes et d'éducation primaire.

1990 – La proclamation de l'Année internationale de l'alphabétisation fournit l'occasion, à la communauté internationale, de mettre en lumière la détérioration de l'éducation de base dans certaines régions des pays les moins avancés et la constance de l'analphabétisme mondial massif.

1993 – Neuf pays parmi les plus peuplés, représentant 72 % des analphabètes dans le monde, tiennent un sommet à New Delhi (Inde) pour se pencher sur l'augmentation de la part du Produit National Brut à réserver à l'éducation de base.

2000 – Au Forum mondial de l'éducation à Dakar (Sénégal), les gouvernements, les ONG et les OGI réaffirment leur engagement en faveur de l'éducation pour tous (EPT) et promettent d'atteindre six objectifs d'ici 2015.

2003 – Pour placer l'alphabétisation en tête de l'agenda international, l'Assemblée générale proclame la Décennie des Nations Unies pour l'alphabétisation, et fait de l'UNESCO l'agence coordinatrice. Le Directeur général nomme Laura Bush, la Première Dame des États-Unis, Ambassadrice honoraire pour la Décennie.

2005 – L'UNESCO lance l'Initiative pour l'alphabétisation : savoir pour pouvoir, 2005-2015 (LIFE). Elle vise les 35 pays où vivent 85 % des analphabètes du monde.

2007 – Les premières conférences régionales et sous-régionales sur l'alphabétisation ont lieu à Doha (Qatar) en mars, à Beijing (Chine) et à Bamako (Mali). D'ici la fin de l'année 2008, trois autres réunions du même type auront lieu en Inde, au Costa Rica et en Azerbaïdjan. Ces initiatives font suite à la conférence de la Maison Blanche, organisée en septembre 2006, qui avait marqué le coup d'envoi d'une vaste campagne en faveur de l'alphabétisation.

José Banaag,
documentaliste (UNESCO)

Dans un ouvrage, *L'Alphabet de l'espoir*, l'UNESCO
a réuni des écrivains contemporains pour plaider en faveur de l'alphabétisation
pour tous et promouvoir un environnement alphabétisé.
Voici quelques extraits.

ÉCRIVAINS POUR L'ALPHABÉTISATION



© UNESCO/Michel Ravassard

« Je me retrouve à travers mes lecteurs,
je comprends ce que j'écris quand je vois
que les autres comprennent aussi,
mais jamais avant. »

Paulo Coelho (Brésil)

« Et puisque quelques lettres (deux ou
trois mille en Asie me dit-on, moins
de trente en occident) suffisent à former
tous les langages humains, alors les mots
sont bien le fondement de toutes
les cultures, de toutes les nations. »

Marc Lévy (France)



© Denis Lécuyer et Marc Hansel



© Ana Obiols

« La lecture est une activité qui a toujours
été considérée avec un enthousiasme
mitigé par ceux qui nous gouvernent.
Ce n'est pas un hasard si, aux dix-huitième
et dix-neuvième siècles, on a promulgué
des lois interdisant la lecture aux esclaves,
même celle de la Bible. »

Alberto Manguel (Argentine)

« Macon braqua son regard sur son fils.
Papa ne pouvait pas lire, ne pouvait même
pas signer son nom... Il a dû me laisser lui
apprendre. Tout ce qui lui est arrivé
de mauvais, est arrivé parce
qu'il ne savait pas lire. »

Toni Morrison (États-Unis)



© Mathieu Bourgois



© DR

« Souvenez-vous, vous n'écrivez pas pour des critiques,
pour des universitaires ou d'autres auteurs, mais pour votre
propre peuple qui, dans son silence et peut-être sa pauvreté,
ne peut pas exprimer ses aspirations et ses angoisses.
Vous êtes sa voix, mais uniquement si vous ne l'avez pas
abandonné ou trahi. »

Franceso Sionil José (Philippines)

« Il eut honte et plaça le volume dans la main du petit
garçon : « Prends-le, c'est pour toi ! » Le gamin le
saisit, satisfait : « OK... mais je ne sais pas encore
lire. » « Moi non plus », dit Vello. Le petit garçon rit. Il
croyait que le vieil homme plaisantait. »

Miklós Vamós (Hongrie)



© DR



© Lisa Ancellotti

« Savoir lire n'est peut-être pas indispensable pour se
débrouiller dans ce monde. Mais s'il y a des personnes
qui désirent lire ou écrire et que cette chance ne leur a
jamais été donnée, cela n'est pas juste. Le monde a mûri
depuis assez longtemps pour être capable de donner
cette chance à chacun. »

Banana Yoshimoto (Japon)

Textes choisis par
José Banaag,
documentaliste
(UNESCO)



United Nations
Educational, Scientific and
Cultural Organization

Organisation
des Nations Unies
pour l'éducation,
la science et la culture

Organización
de las Naciones Unidas
para la Educación,
la Ciencia y la Cultura

Организация
Объединенных Наций по
вопросам образования,
науки и культуры

منظمة الأمم المتحدة
للتربية والعلم والثقافة

联合国教育、
科学及文化组织

Le Courrier de l'UNESCO est publié
par l'Organisation des Nations Unies
pour l'éducation, la science et la culture.
7, place de Fontenoy
75352 Paris 07 SP, France
<http://www.unesco.org/fr/courier>

Renseignements et droits de reproduction
f.ryan@unesco.org

Directeur de la publication
Saturnino Muñoz Gómez

Rédactrice en chef
Jasmina Šopova - j.sopova@unesco.org

RÉDACTEURS:

Anglais
Cathy Nolan - c.nolan@unesco.org

Arabe
Bassam Mansour - b.mansour@unesco.org
assisté par Zaina Dufour - z.dufour@unesco.org

Chinois
Weiny Cauhape - w.cauhape@unesco.org

Espagnol
Lucia Iglesias - l.iglesias@unesco.org

Français
Agnès Bardon - a.bardon@unesco.org

Russe
Katerina Markelova - k.markelova@unesco.org

Documentaliste
José Banaag

Photos
Fiona Ryan - f.ryan@unesco.org
et Ariane Bailey

Maquette et mise en PDF
Gilbert Franchi

Plateforme web
Stephen Roberts, Fabienne Kouadio,
Chakir Piro - s.roberts@unesco.org

Les articles et photos sans copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention "Reproduit du Courrier de l'UNESCO", en précisant la date.
Les articles expriment l'opinion de leurs auteurs et pas nécessairement celle de l'UNESCO.
Les frontières sur les cartes n'impliquent pas la reconnaissance officielle par l'UNESCO ou les Nations Unies, de même que les dénominations de pays ou de territoires mentionnés.

བྱིས་ཚང་མ་གྱི་ལམ་



འགྲོ་བའི་མིའི་རྒྱལ་ཁོག་གི་འབྲེལ་བའི་འགོ་བོད་ལྷན་ཁག་



UNESCO



unesco



INTERNATIONAL DAY OF LITERACY (9)



ལྷན་ཁག་གི་འགོ་བོད་ལྷན་ཁག་



འགྲོ་བའི་མིའི་རྒྱལ་ཁོག་གི་འབྲེལ་བའི་འགོ་བོད་ལྷན་ཁག་